

Disons d'emblée que j'ai proposé à Catherine Muller de présenter son livre car je l'ai trouvé passionnant. Dès que j'en ai commencé la lecture je ne l'ai pas lâché. Une belle écriture, claire et vive, maintient le suspense car il s'agit bien, au départ, d'une intrigue pleine d'énigmes.

Commençons par le surprenant rapprochement entre ces deux êtres aussi dissemblables que Freud et Napoléon. Catherine Muller nous dit que c'est Freud lui-même qui l'a mise sur la voie, qu'elle a fait le reste du chemin et quel chemin ! Elle ne connaissait pas bien Napoléon elle a fait sa connaissance dans le flot de sa correspondance et auprès des historiens. Freud, par contre, elle le connaît particulièrement bien. Ses ouvrages sur Freud en témoignent.

Tout commence par la lettre que Freud adresse à Thomas Mann le 29 novembre 1936. Quel personnage dans cette lettre active de façon impérieuse l'intérêt de Freud ? La réponse peut sembler surprenante : Napoléon I<sup>er</sup>. Pourquoi un tel rapprochement avec l'empereur des Français ? Freud n'a jamais été un napoléonien passionné, tout au plus rappelle-t-elle que dans sa jeunesse il s'était passionné pour l'histoire des conquérants. Mais cela ne suffit pas à expliquer que Napoléon surgisse de nouveau à ce point son esprit avec une telle intensité à la fin de sa vie.

Dans cette lettre Freud met au jour en peu de mots, avec une sagacité étonnante, un fil rouge qui s'est faufilé dans la biographie de Napoléon. Ce fil conducteur tient, selon lui, au prénom « Joseph », celui du frère. Je cite Freud *Il était Corse, deuxième fils d'une famille nombreuse. Son frère aîné s'appelait Joseph, et ce détail, étant donné que le hasard et la nécessité s'enchaînent toujours dans une vie humaine, marqua pour lui un destin.*

Cette brillante interprétation qui zèbre la personnalité « complexe » de Napoléon apparaissait trop péremptoire à Catherine Muller. Pour l'inciter à poursuivre, il a fallu, nous dit-elle, que son attention soit attirée par le *post scriptum* à la fin de la lettre, lorsque Freud, dans une sorte d'aparté, reconnaît avoir oublié de l'avoir déjà exposée de vive voix à Thomas Mann lors de sa visite à Vienne, en mai de la même année, ce qui ne l'empêchera pas de lui adresser ajoutait-il « malgré tout ». Cet oubli dit Catherine Muller ne peut être mis au compte d'une détérioration de la mémoire due à son âge. Sa prodigieuse aptitude mnésique émerveillait son entourage. Au commencement de cette lettre, Freud dit éprouver vis à vis de cette construction interprétative : « *un certain attrait, quelque chose comme un claquement de fouet pour l'ancien charretier.*

Son enthousiasme donnait l'impression qu'elle lui était venue à l'esprit, de façon inédite, à la suite des riches échanges qu'ils avaient eus tous les deux à Vienne. Or il n'en était rien.

L'énigme est à son comble dit Catherine Muller lorsqu'elle découvre qu'il avait déjà formulé cette interprétation plus ou moins dans les mêmes termes, deux ans auparavant, le 6 novembre 1934, à son ami et écrivain Arnold Zweig. Je cite Freud « *Au reste ne vous ai-je pas déjà donné l'explication analytique de la fantastique expédition d'Égypte ? Je regretterais de me répéter. Napoléon avait un énorme complexe de Joseph.* ». Ces oublis, ces répétitions involontaires et autres actes manqués mettent l'analyste-interprète, nous dit Catherine Muller dans la situation de devoir également être interprété. Ce qu'elle va faire.

*Le trouble, écrit-elle, que Freud manifeste à l'égard de la figure récurrente de Joseph laisse présager qu'en regardant Napoléon à travers le prisme de « Joseph », l'homme Freud révèle également les composantes de son destin personnel. Cette interprétation, créatrice d'un sens nouveau, est dictée par Freud, elle le souligne, par son propre rapport à ce prénom Joseph qui avait eu une place importante dans sa vie. Ainsi l'improbable rencontre entre Napoléon et Freud, c'est Freud lui-même écrit t elle qui n'a cessé de la rendre possible. Je cite l'auteur de ce livre : « Par cette implication de l'interprète, il est devenu possible de découvrir, plutôt que de simples coïncidences ou d'in vraisemblables ressemblances entre Freud et Napoléon, d'étonnants parallélismes destinaux dans leurs vies jusqu'à l'inéluctable, alors que tout sépare radicalement ces deux hommes d'exception ».*

Catherine Muller va tisser les fils destinaux qui se croisent tout au long de leur vie. De leur naissance avec le statut d'étrangers, à la séparation de leur terre natale en passant par leur roman familial. Parmi les points de rencontre, elle remarque l'importance qu'ont eue leurs mères, de fortes femmes, à qui ils diront devoir ce qu'ils sont devenus. Quant à la figure paternelle idéalisée quand ils étaient enfant, elle subira la réprobation sans appel de ces fils exigeants qui condamneront la lâcheté paternelle. Concernant la mort du père, Catherine Muller consacre un long passage sur les effets psychiques sur Bonaparte qui apprend la mort de son père à l'École militaire de Paris sans aucune manifestation émotionnelle. Je cite sa note clinique: *Pendant les dix années suivant le décès de son père, il est soumis à des fluctuations d'humeur, passant de l'enthousiasme et de la confiance en lui à une irrésistible tristesse et une perte du souci de soi. Le désarroi intérieur qui le saisit à ce moment-là, et ses idées de suicide doivent être mis en relation, écrit-elle, avec les restes de ce deuil non exprimé, de ce deuil, retenu.*

Quant au sous-titre du livre « *le complexe fraternel* ». Ce n'est pas une moindre valeur de ce livre que de mettre le fraternel à la place fondamentale qu'il a dans la vie d'un sujet et dans l'histoire des hommes. Disons que Catherine Muller le met en lumière alors qu'il avait été

éclipsé par le fameux complexe d'Œdipe. Freud pourtant reconnaît la place importante qu'occupent les querelles d'enfants dans une fratrie, la jalousie et le désir d'exclusivité par rapport aux parents. En ce qui concerne Napoléon, il souligne que la rivalité avec son frère Joseph d'un an et demi son aîné, était renforcée par le droit d'aînesse (d'ailleurs supprimé par la Révolution). Je cite Freud *Suivant cette tradition corse, une relation humaine normale prend un caractère exacerbé. Le frère aîné est le rival naturel, le cadet éprouve à son égard une hostilité élémentaire..... Éliminer Joseph, prendre sa place, devenir lui-même Joseph ont dû être chez Napoléon enfant le sentiment moteur le plus fort.* Mais, il ajoute qu'une fois devenu adulte *Le rival haï devient un être aimé. Il en fut ainsi pour Napoléon.... il l'a aimé plus qu'aucun être au monde et il n'a presque jamais pu lui reprocher quoique ce soit.* » fin de citation.

La rivalité fraternelle sur la scène de l'amour est décrite dans le livre dans une scène vaudevillesque entre les deux frères. Bonaparte va chiper Désirée Clary à Joseph pour finalement ne rien en faire. Dans cette période, il écrira de véritables lettres d'amour à Joseph et cela jusqu'à sa rencontre avec Joséphine. Freud écrit dans sa lettre, *s'il se décide à l'épouser, c'est probablement parce qu'elle s'appelle Joséphine. Par la vertu de ce nom, il peut transférer sur elle une partie du tendre attachement qu'il ressent pour son frère aîné.*

Coup de théâtre : elle ne s'appelait pas Joséphine lorsqu'il l'a rencontrée mais Marie-Josèphe Rose Tascher de La Pagerie, veuve d'Alexandre de Beauharnais, son prénom usuel était Rose. Rose de Beauharnais. Le jour du mariage quel prénom choisit Bonaparte ? Eh bien ! Joséphe. Pour éviter l'ambiguïté, il affecte le prénom d'une féminine désinence : Joséphine qui passera à la postérité. C'est d'autant plus drôle que Freud ne savait pas qu'elle ne s'appelait pas Joséphine, ce qui fait qu'en visant à côté il a atteint la cible comme c'est souvent le cas de l'interprétation en psychanalyse.

Nous trouvons dans le livre la retranscription des merveilleuses lettres d'amour de Bonaparte à Joséphine lors de la campagne d'Italie où la mort voltigeait autour de lui. *« Toi seule le plaisir et le tourment de ma vie » « t'aimer est le destin et le but de ma vie ».* Il fera de Joseph un roi et de Joséphine une impératrice.

Le complexe fraternel était centré sur la famille. Le complexe de Joseph sera la conjonction de l'élément biographique et du récit mythique. Freud écrit : *« je me demande s'il n'existe pas dans l'histoire un homme pour qui la vie de Joseph a pu être un modèle mythique. Napoléon est cet homme »* Il se réfère à l'histoire biblique de Joseph, racontée à la fin de la Genèse. Cette histoire a bercé toute son enfance. Joseph le préféré de son père Jacob défie ses frères jaloux

qui le jettent dans la fosse (citerne). Il est sauvé en devenant l'interprète des rêves de pharaon et acquiert un grand pouvoir en Égypte. C'est avec « *les yeux de Joseph* », nous dit Catherine Muller que Freud a deviné le rêve égyptien de la campagne d'Égypte de Bonaparte. Je cite Freud « *Où aller, sinon en Égypte, quand on est Joseph qui veut paraître grand aux yeux de ses frères ? [...] Cette campagne d'Égypte que Jean Tulard qualifie de la plus folle de l'histoire de France.*

Je vais devoir passer à la fin de la lettre à Thomas Mann « *Ensuite, il devient infidèle à son mythe et se laisse entraîner par des considérations réalistes à répudier sa Joséphine bien-aimée. De cet acte date son déclin.* » Catherine Muller se saisit de cette expression unique dans l'œuvre de Freud « *infidèle à son mythe* ». Elle y tresse des éléments majeurs qui éclairent ce déclin disons même cette chute. Le reniement de Joséphine date du moment où devenu Empereur, Napoléon veut un enfant impérial pour assurer sa succession, Catherine Muller écrit : *Par le reniement de Joséphine, c'est son propre reniement qui est mis en jeu. Il devient infidèle à sa construction identitaire. Il impose à sa famille le nom de Napoléon pour ne devoir rien au nom Bonaparte mais à lui seul. Il abandonne ses convictions républicaines, ce qu'il avait construit et défendu par son génie, son audace et ses convictions. Il a désapprouvé son père et l'aristocratie française, alors que sa création d'une noblesse d'Empire le contraint à admettre l'ancienne. Dans sa jeunesse, il a soutenu l'indépendance et la souveraineté du peuple corse, puis il a oublié. Il n'a pas compris la fierté du peuple espagnol dont il a noyé la révolte dans le sang. La campagne de Russie sera aussi un désastre. L'excès, l'hubris l'a égaré. À Sainte Hélène, Il qualifiera lui-même son alliance avec les familles impériale de « fautive impardonnable ».* Fin de citation.

Sophocle met son héros tragique Œdipe, le déchiffreur d'énigme qui pour lui-même est une énigme dans la position de déclarer à la fin de sa vie « J'ai agi sans savoir ».

Napoléon ne savait pas que Napoléon II, surnommé plus tard l'Aiglon par Edmond Rostand, son fils héritier qu'il avait tant souhaité pour assurer sa succession, allait mourir à 21 ans. Il ne savait pas que ce serait par Joséphine que la descendance impériale serait assurée. C'est le troisième fils de sa fille Hortense et son petit frère Louis, qui sera proclamé empereur des Français sous le nom de Napoléon III en 1851. Ironie de l'histoire.

Enfin écrit Catherine Muller, si nous devons trouver un indice tangible de l'identification de Freud à Napoléon, il se trouverait exprimé de façon explicite par Freud lui-même dans une lettre adressée à son ami Romain Rolland, au début de la fameuse année 1936. Une lettre entièrement centrée sur la supériorité des fils sur les pères, dans laquelle Freud ne craint pas

d'établir un rapprochement entre le trouble spirituel qu'il ressentit devant l'Acropole avec Napoléon le jour de son couronnement. Il aurait pu prononcer la même phrase « *Que dirait Monsieur notre père s'il nous voyait!* »

Puis le plus surprenant – et aussi le plus pathétique – se trouve à la fin de la lettre lorsque Freud écrit à propos de la chute de Napoléon « *le destin a reproduit une autre partie de l'histoire de Joseph.... Qui avait eu pour résultat de le faire jeter dans la fosse* » Les têtes couronnées que Napoléon appelait ses frères l'ont jeté dans la fosse. Et Freud s'applique exactement le même destin que celui qu'il assigne à Napoléon. Dans cette période funeste qui prépare l'holocauste du peuple juif. Il est jeté dans la fosse par les Allemands avec qui, comme avec des frères, il avait partagé la même langue et la même culture.

Enfin pour terminer sur une note plus heureuse. Freud ne savait qu'en acceptant sur son divan en septembre 1925 la Princesse Bonaparte qu'elle le sauverait de la persécution nazie en donnant la rançon demandée comme condition de sa libération.

Et cette fin de l'ouvrage: *Si nous devons trouver un trait d'union historique entre Napoléon et Freud, Marie Bonaparte, la princesse du destin, n'en est-elle pas la symbolique incarnation ?*

Vous l'aurez compris je vous recommande chaleureusement lecture de ce livre.

Catherine Rondepierre